
VOICI
PARIS
HARCOURT
N°1 FÉVRIER 1950
VIVIANE ROMANCE DANS MAYA
PRIX 100 F

VOICI PARIS

REVUE MENSUELLE

NUMÉRO I

SOMMAIRE

ILLUSTRATIONS DE
L. BOUCHER, G. PICHARD
R. PEYNET ET TOUCHAGUES

PHOTOGRAPHIES DE
ALEXANDRA, BERNAND
BRADELEY-SMITH
BRASSAÏ, A. DE DIENES
KEYSTONE, L. LORELLE
J. MORAL, G. PARIS



ALEXANDRA →


HOTEL FLEXEN







Février. Premiers frimas.

Sur les flaques d'eau, le gel a posé ses vitres et la prunelle bleutée se couvre d'une résille blanche et se confit dans le vent aigre et coupant ainsi que l'acier.

C'est le temps où les femmes deviennent renard, loutre ou opossum et ne livrent plus à la bise que le bout de leur museau acéré. Un seul miroir peut les pousser à se dévêtir, à abandonner leur fourrure. C'est celui de la patinoire.

C'est là qu'il faut aller surprendre les ballerines de l'hiver.

Après avoir chaussé des patins plus aigus que les chaussons de la danseuse, elles s'élancent, les jambes haut gainées de soie aussi mince que le givre. Un souffle léger effeuille et fait tournoyer une jupette qui s'épanouit ainsi qu'une corolle d'où émerge le beau fruit d'un buste ferme, que moule un maillot plus collant que le gant.

Elles s'élancent, posées sur un fil invisible aussi ténu que celui du funambule et, dans un crissement de satin que l'on déchire, glissent sur la glace saupoudrée d'une couche impalpable de sucre candi, glissent et gravent sur ce cristal qu'étoilent de subtiles fêlures, les arabesques indéchiffrables de leurs itinéraires capricieux.

Pareilles à des mouettes, elles semblent effleurer à peine la surface micacée de la patinoire. Et lorsqu'elles s'inclinent tout à coup, en équilibre sur une seule lame, une jambe pointée vers le ciel, elles ressemblent à de rapides caravelles emportées par une tempête silencieuse, prises dans un tourbillon qui les dépose sur le rivage avec la douceur d'un duvet, d'un flocon de neige.

Alors, le visage mordu par l'acide du froid, la poitrine doucement haletante, auréolées de la buée de leur haleine, elles redeviennent des créatures terrestres. D'adorables créatures que l'on peut saisir, emprisonner dans ses bras. Et qui gardent cependant, dans leurs cheveux emmêlés par leur course folle, l'odeur du vent. Et dans leurs yeux humides de vitesse, cette petite lueur irréelle des êtres qui se sont libérés pour un temps des lois grossières qui nous régissent tous les jours.

Glissez, belles mortelles, vous ne nous échapperez pas !

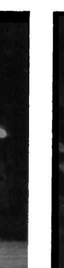
M. F.















MADEMOISELLE JACQUELINE DU BIEF, CHAMPIONNE DE FRANCE DE PATINAGE ARTISTIQUE

← L. MORAL.



TABARIN

par Claude MARION.

Le premier civil que je rencontrai, en 1944, arrivait de Montevideo. Je ne l'avais pas revu depuis les évènements que l'on sait. Il s'informa de ma santé et me dit combien il s'était senti proche de la France durant ces quatre dernières années. Je n'en attendais pas moins de sa courtoisie, connaissant aussi les sentiments généreux qu'il avait toujours nourris à notre égard.

Tout à coup, alors que nous parlions de Paris, je lus sur son visage l'expression même de l'anxiété : « Et Tabarin ? » me dit-il.

C'est que, mille fois par jour, les agences de voyage des environs de la Madeleine retentissent de ce nom-là. Tabarin se dit de la même façon dans toutes les langues du monde, beaucoup plus facilement qu'Arc de Triomphe et presque aussi simplement que Tour Eiffel.

Je ne connais guère non plus de Parisien qui ne fasse de Tabarin une sorte d'institution nationale, qu'il fréquente d'ailleurs à peine plus que les autres — pas beaucoup plus que le Louvre — mais qui fait qu'il prendrait aussitôt le deuil s'il ne le retrouvait plus un beau soir au centre de ce halo de néon rougeâtre dans lequel baigne le cœur de Montmartre.

Une nouvelle preuve de la pérennité de cette institution c'est précisément que Sandrini et Dubout, ayant l'un et l'autre disparu au cours de ces dernières années, après trente ans d'une étroite collaboration,

cette revue n'en est pas moins celle qui a été voulue, conçue et réalisée par eux. Que Mme Sandrini et Jacques Dubout — « successeur de son père », comme dans les maisons où la réputation est bâtie sur plusieurs générations de travail — ont recueilli ce lourd et magnifique héritage et que l'un et l'autre entendent bien demeurer fidèles à la tradition.

Quoique prévenu, le spectateur ne s'en trouve pas moins projeté sans transition dans la féerie, parmi des filles étranges dont les bras en rameaux portent mille oiseaux multicolores, tandis qu'un sextuor en voiles légers tire de violons en plexiglass les doux accents d'une langoureuse mélodie.

Cependant que l'on s'y laisse doucement bercer, gronde un peu partout, sans qu'on y prenne garde, une des plus extraordinaires mécaniques de Paris.

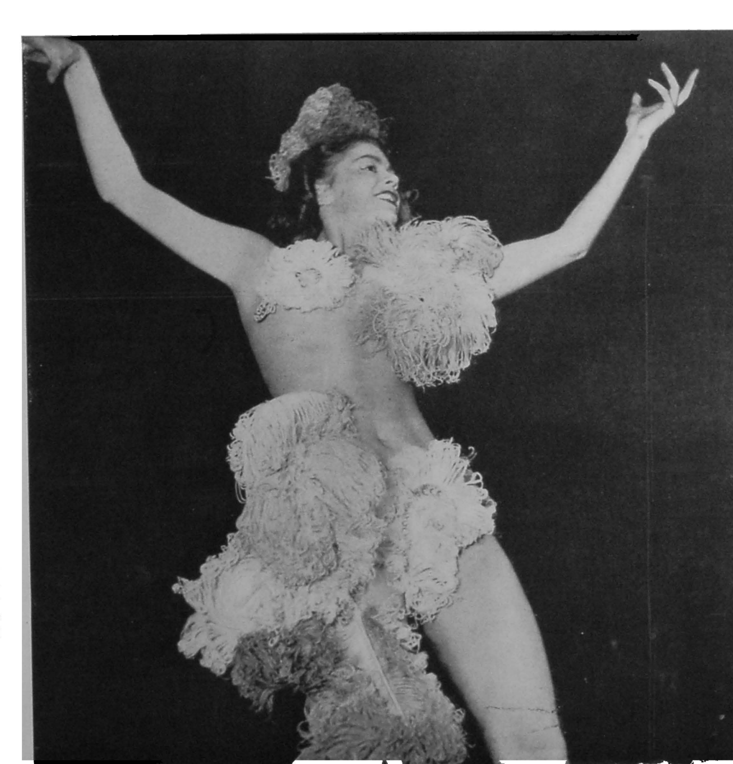
C'est à elle que Tabarin doit une part de son immense succès. Car la machinerie déroute toujours un peu le spectateur et, par là-même, l'enchante.

Alors que cinq ou six cents regards convergent vers le rideau, un groupe de danseuses dégringole du plafond un instant entr'ouvert, rebondit sur la piste avant même qu'on les ait vues venir. A peine ont-elles disparu que vous levez machinalement le nez en l'air dans l'attente d'une nouvelle apparition céleste. C'est à ce moment précis que le sol se dérobe et que le plancher s'ouvre à vos pieds. Voilà d'un seul coup la piste transformée en parc à la romaine où, sur leurs marches de pierre, des statues de marbre blanc prêtent leurs muscles indifférents au corps souple d'une jeune fille promenant au clair de lune ses désirs inassouvis.

Et comme un certain nombre de spectateurs en complets sombres commencent à regretter de n'avoir pas mis un faux-col d'une pointure au-dessus, on leur accorde, par un système de douche écossaise dont la maison a le secret, un repos de quelques instants sous la forme d'une de ces attractions comme il en existe peu dans le monde, tels ces danseurs, Darvas et Julia, qui présentent un numéro sans précédent ou ce jongleur jeune et souriant, dont les boîtes de cigares dansent un petit ballet qui défie toutes les lois de la pesanteur.

Puis, tout est à recommencer. Car toute une équipe en bleus de travail a mis à profit ce divertissement pour amonceler derrière le rideau quelques dizaines de volumes d'un format insolite. A l'intérêt que suscite leur contenu, on découvre que Paris compte beaucoup plus de bibliophiles qu'on ne le pourrait supposer.

Tout en haut de la bibliothèque, comme un de ces ouvrages du dernier rayon qu'il est bon de ne pas mettre entre les mains des jeunes filles, un Faust femelle en maillot de nylon, un coin de ventre marqué d'une main de feu, suit d'un œil



indifférent le combat où s'affrontent les âmes noires et les âmes pures. Et cette lutte des anges et des démons est une des plus belles réussites du corps de ballet de Tabarin.

Ce sont, en effet, des ébats charmants qui ouvrent la seconde partie du spectacle, cédant la place à l'un de ces strip-tease que nous enseigna Broadway. Mais celui-ci procède du déshabillage à la chaîne (un ami complaisant et polytechnicien me dit qu'appliqué aux automobiles, cela s'appelle le système Taylor).

Les cinq jeunes personnes à qui l'on a confié la délicate mission de capter l'attention des spectateurs un instant distraite par une exhibition de rats de cave, joignent leurs efforts pour préparer savamment le



travail de leur sixième compagne. Chacune d'entre elles apparaissant un peu plus dévêtue que la précédente, l'on comprend aussitôt où l'on entend nous mener. La quatrième, déjà, laisse sérieusement percer le bout de l'oreille, si j'ose m'exprimer ainsi. Je songe à ce coin de chair rose que dévoile un drapé de velours violet tout juste ouvert à hauteur de la hanche gauche par une fenêtre en forme de cœur.

Quand Irène à son tour apparaît, cousue de la cheville jusqu'au cou dans une cape noire doublée de bleu ciel, on devine déjà la forme de sa guêpière et l'on sait aussi qu'elle finira par ôter le slip de dentelle noire, avant-dernier rempart d'une vertu fragile que protège à peine une pointe de satin bleu.

Odette qui lui succède, paraît naturellement beaucoup plus habillée. Mais qu'on me pardonne si je parle de costume quand elle n'est guère vêtue que de la seule paire de bottes que lui confèrent ses attri-

butions : Odette est dompteuse dans une ménagerie fort aimable qui me donnerait, alors que je m'approche de la piste, l'illusion d'une témérité que je ne connaissais pas.

C'est que ces fauves, si je ne savais pas que ce sont des femmes, me sembleraient à tout prendre plus engageants que ces femmes-robots, vomies par une machine impitoyable et qui semblent tout exprès conçues pour une œuvre destructrice que j'imagine trop bien.

Lorsqu'au rythme obsédant des bielles et des engrenages déchainés, Marcelle s'avance, vêtue de duralumin, je ne puis m'empêcher de songer à la parure de nos compagnes dans une cinquantaine d'années.



Les rondelles d'acier bleu leur iront comme aujourd'hui les soutien-gorges de satin noir et le triangle d'aluminium sera plus robuste que bien des slips en indémaillable auxquels un malheur est si vite arrivé.

Quant aux bas de ces demoiselles, écoutez plutôt... Un vieux Monsieur qui consommait à la table voisine s'étonnait des libertés qu'on avait prises tout à coup avec le French Cancan. Pas une figure modifiée, pas un bémol supprimé.

Cependant, pour la première fois depuis 1904, le nylon fumé remplace la soie noire, les quelques centimètres carrés de peau compris entre la culotte et la jarretelle disparaissent, le jupon blanc semé de nœuds multicolores devient bleu, rouge, canari, framboise.

Et l'on oserait encore prétendre que rien n'a changé ?

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE BERNAND



PHOTOGRAPHIQUE

L'ART ET LE NU

par André BEUCLER

LE désir masculin est avant tout visuel, et l'homme n'a jamais songé à le cacher. Au contraire, il dit, il chante. il proclame par la plume et le pinceau que ses goûts et fureurs vont aux tailles fines, aux peaux douces. aux courbes excitantes. C'est pourquoi, et sans doute depuis toujours, depuis que le désir et l'objet du désir se cherchent et se confondent, se torturent et s'apaisent, on fait défiler des femmes

AU VERSO : PHOTOS A. DE DIENES

nues sous ses yeux dans les endroits publics, salles de spectacle et boudoirs secrets. L'homme se trouve ainsi placé de par le consentement de tous, augmenté du sien propre, dans ce que l'on appelait naguère un état d'ambiance émotionnelle, car le nu, selon les moralistes les moins indulgents, annonce les plus vifs de tous les plaisirs. Il est, plus que tout autre échantillon de beauté, une promesse de bonheur. Promesse sourde, insinuante et révélatrice.

Un reportage amusant et significatif, paru presque simultanément, en France et aux États-Unis, l'a très bien montré, il y a quelque temps, et de la façon la plus ingénieuse. Il s'agissait d'une toile représentant une dame jeune et agréable qui offrait aux regards une fort jolie croupe, rose et ronde à souhait. Ce tableau soigné, complaisant et persuasif, tout en virages, comme dirait Peter Cheney, avait été placé en évidence dans le coin d'un étalage par l'antiquaire, qui le détenait. Et la jolie pièce de chair illuminait l'endroit; elle en était le point de mire, le cri, l'orient, l'éclair, la romance vivante et joyeuse ! Comme bien vous le supposez, les passants jeunes et vieux s'arrêtaient sans se faire prier, pas tous ensemble pourtant, et plutôt l'un après l'autre, probablement par respect, ou politesse, ou crainte, car la charmante chose faisait boum ! Selon le temps dont ils disposaient, leurs occupations ou leur rang social, ils restaient là quelques instants seulement, parfois plus longtemps, sans se douter qu'un juge invisible et impitoyable, dissimulé à l'intérieur de la boutique, photographiait leurs expressions à longueur de journée. La collection de ces jeux de physionomie : étonnements, satisfactions, révoltes, pudeurs, voluptés, sourires, complicités, indifférences voulues, bouches ouvertes, prunelles ardentes et autres béatitudes, constitue un document plus instructif encore que réjouissant.

Nous savons par des lettres et des offresd'achat que ce reportage obtint le succès qu'il méritait. Il prouve au moins une chose, c'est que l'homme seul devant un corps de femme, surtout quand il était à cent lieues de le surprendre nu, suave et tentant, personnifie une énigme. Cet homme marchait, il songeait, il était disponible, et le voilà jeté tout vivant dans la contemplation la plus attentive, la plus secrète et la plus profonde.

(A suivre.)











A. DE DIENES

NE PAS DÉTELER



Illustrations de Lucien BOUCHER

Par le Docteur BESANÇON

VOICI PARIS est heureux d'offrir à ses lecteurs le texte intégral de « NE PAS DÉTELER » du Docteur Besançon. Cet ouvrage de belle et bonne humeur, qui a remporté le prix Scarron, est assurément le livre de chevet de tous ceux qui sont entrés dans la catégorie des « ...génaires ». Nul doute qu'il soit également le vademecum des jeunes gens sains de corps et d'esprit qui ne considèrent pas la virilité comme une tare et la longévité comme un abus (1).

Depuis soixante-dix ans que je fais provisoirement de la médecine et que j'écrivaille, les bons camarades laissent entendre que ma manière est celle du pornographe.

Comme c'est gentil !

La petite maison de Socrate était trop grande pour contenir ses amis. Les vôtres et les miens tiendraient sur un canapé. En revanche, des bons camarades, et des petits camarades, on en possède à chambre pleine. Pour épouiller cette sympathique vermine, il faudrait vivre dans une cave où l'on serait sûr de trouver une sincère amitié, celle des fûts. Encore le bras de la rosserie est si délié, qu'à travers le soupirail, il réussirait à vous enfoncer une épingle dans le derrière.

Pornographe ! Oh ! ces mots grecs, lourds comme des pavés, et qu'on se jette à la face !

En sortant du lycée, nous couvrions d'injures une vieille marchande de crêpes : « Vieille métonymie ! Vieille métaphore ! — Métaphore ! Répète un peu ça pour voir, petit mal élevé ! — Oui, vieille catachrèse ! Vieille métaphore ! » Et je reçus à travers la figure une crêpe de blé noir bien beurrée.

Pornographe ! Comment diable dit-on en grec le mot rasoir ? Quelque chose comme *psygos*. Eh bien ! mes bons amis, je suis un pornographe, vous êtes des psygographes, des gens qui écrivent avec un rasoir.

Je vous appellerais encore sycophantes, si ce mot ne fleurait si bon la feuille de figue. Je vous abandonne la feuille de vigne, parce qu'elle est obscène. Le strupre s'entrevoit davantage à travers votre pudibonderie qu'elle ne transparaît dans les libres propos.

Puisque vous avez fréquenté chez les Grecs, vous devez savoir que leurs statues étaient nues et sans feuille de vigne. Et vous avez lu que les Athéniens, quand ils célébraient les fêtes de Proserpine et de Cérès, se baignaient ensemble, hommes nus et femmes nues, sur la plage d'Eleusis.

La nudité est chaste. La Vérité est sortie toute nue de son puits.

« Tout est nu dans la vie, hormis l'hypocrisie. »

Enfoncez le bout du doigt dans une framboise, vous avez devant les yeux l'ovule fécondé qui va devenir le corps humain. Les grains extérieurs de la framboise seront l'épiderme qui se réfléchit en muqueuse digestive dans le trou qu'a formé votre doigt. De là naîtront tous les organes nobles, ceux qui servent aux deux fonctions cardinales :

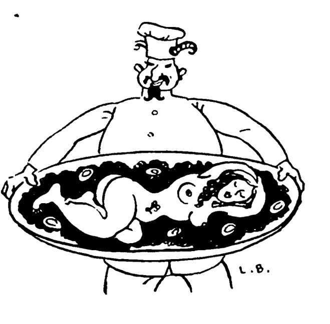
Se nourrir, c'est-à-dire conserver l'individu :

Faire l'amour, c'est-à-dire conserver l'espèce.

Entre les deux couches de ce *feuillet externe-interne* les autres



(1) NE PAS DÉTELER (Éditions de la Clé d'Or)



grains de la framboise, ou *feuillet moyen*, donneront naissance aux organes domestiques (os, muscles, jointures), véritables valets de l'aristocratie cellulaire agents de la vie de relation. et. qui de façon directe ou détournée, ne servent qu'à assurer la nourriture et la jonction sexuelle. Çà et là. dans d'autres écrits, j'ai parlé de la table. Ici. je parlerai surtout du lit.

Pour le boire et le manger, le médecin a des conseils à donner. On ne peut tout laisser entrer dans le corps.

Cervantes était dans le vrai quand il faisait surveiller par un médecin le balthazar intime du précieux Sancho Pança. Lorsqu'on offre un dîner à ses amis. on a le devoir d'en soumettre le menu à son docteur. J'ai dû bien des fois fuir des repas d'indigestion forcée ou de teneur trop uréique. Et j'ai ouï parler de certaines agapes officielles où la gamme des vins aurait fait hurler à la fois un musicien et un sommelier. Je ne reviendrai pas sur ce devoir du médecin : mesurer et choisir ce qui entre par la bouche. En revanche, s'il s'agit de festins sexuels. l'ordonnance de la petite fête ne concerne que l'amphitryon et sa partenaire. Le médecin n'a pas droit de contrôle sur le menu. Personne n'imagine que je vais donner ici des recettes de cuisine génitale. Mon rôle est sur ce terrain celui d'un simple observateur.

Je dirai ce que j'ai vu.

Un goitreux me demandait l'aumône : « Avez-vous aimé, Monsieur? Avez-vous été aimé? — Aboum baba, aboum, me répondit-il. — Je vois, Monsieur, lui dis-je, que vous êtes un sentimental. »

Or, un crétin, un idiot se livre avec fureur aux excès génitaux. Et, consultez les médecins d'asile, leur santé générale n'en est pas moins sans reproche. S'ils font des excès de nourriture, ils en crèvent. Il est à remarquer que, à l'autre bout de la ligne humaine, les grands maîtres de l'intelligence sont également enclins aux excès de la table et du sexe. Victor Hugo était un goinfre et un luxurieux.

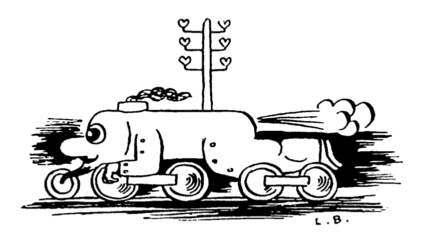
Ainsi, autour de la table. table de gourmandise ou table d'amour, tout le monde est rangé, les goulus comme les gens sans appétit, enfants, éphèbes, hommes, femmes, vieillards, les uns mangeant avec leurs doigts et leur langue, fourchette solide ou branlant dans le manche, couteau sans lame, lame sans manche, tous venus là pour se repaître, les uns du bout des lèvres, les autres à pleine gueule, où qu'on soit, à la ville ou aux champs, au nord ou au midi, à toute minute du jour et de la nuit, et cela — ce gueuleton — dont chacun prend une miette ou une ventrée, depuis l'aube de la vie jusqu'à son dernier soir.

Que le repas soit de mangeaille ou de stupre, la vie oscille d'un banquet à l'autre.

En dernière analyse, tout se ramène aux deux grandes nécessités : faire vivre l'homme et faire vivre l'espèce. La gueule... et ce que vous savez.

Mais, pour vivre sain et pour vivre vieux, il faut que l'une et l'autre fonction s'exercent sans arrêt. La machine humaine ne peut rester sur une voie de garage. Elle s'y rouillerait. Bien sûr, il n'est pas nécessaire qu'elle roule toujours à pleine vitesse. Seulement, de même que l'on prend chaque jour de la nourriture, il faut que la fonction sexuelle s'exerce avec continuité. L'entraînement ne peut jamais être interrompu sans danger pour la machine. Un homme n'a pas besoin, bien entendu, d'accomplir chaque jour les douze travaux d'Hercule. Une femme n'a pas besoin d'être une frégate filant ses douze nœuds à l'heure; il suffit qu'elle prenne de temps en temps un passager à son bord.

Pour ce qui est de la bouche, j'ai vidé ailleurs mon sac d'observations et de conseils. Ne m'occupant surtout dans ces pages que de l'autre bout de la bête, je ne donnerai pas mes avis pour les



régalades du sexe. Chacun fait son plat à sa mode et selon son goût. Quant aux mots, je les assourdirai. Et l'on peut, de plus, si l'on est délicat, se mettre du coton dans les oreilles.



« Passez les mots aux rieurs. Les plus gros sont les meilleurs. » Soit, ami Béranger. A condition d'y mettre de la mesure.

Notre maître à tous, François Rabelais, fait éclater le mot comme un clou de cuivre rompt l'uniformité d'un ceinturon. Après un drôle et fastidieux colloque :

— Comment avez-vous nom ?

— Maschemerde, respondit Panurge.

Et Panurge plante là le clou qu'il faut.

M. Thiers, petit avocat obscur,entra dans la vie publique en mettant un soir à la fenêtre son derrière entre deux lanternes vénitiennes. Marseille ayant vu ses belles fesses, décida qu'il avait un beau talent et l'élut député.

Quand le cynique n'est pas, comme en ce cas, une manière d'arriviste, il est une manière de poseur. « On aperçoit ta vanité à travers les trous de ton manteau », disait Socrate. Et, quand Diogène et ses disciples se soulageaient sur la place publique, ils voulaient « épater le bourgeois ».

J'ai peu admiré Céline. Pourtant, c'est un médecin. Et l'on sait que les médecins passent leur temps à s'admirer entre eux. Lui aussi, il éberluait le bourgeois en le bombardant de petites crottes. Il est regrettable que, s'il fut poursuivi, ce n'ait pas été pour son manque de goût. Mais, si l'on mettait les gens au violon pour ce motif, il n'y aurait plus de place à Fresnes.

Il en est des gros mots comme des mots d'argot. Ils ne donnent une force à la phrase que s'ils sont rares et imprévus.

Sur les lèvres bonasses d'un brave Parigot, le langage du faubourg a de la saveur. « J'ai les jambes en pâté de foie », me disait mon chauffeur, et, par respect pour moi, il atténuait : « ...en flanelle, en flanelle. » Parlant des députés : « Un de ces quatre matins, ils vont en prendre une bolée, » et il rectifia : « ...une tasse, une tasse. » Or, comme un pudibond lui parlait de la chose avec des gros yeux, il lâcha le mot à la Céline : « Quel vieux c... ! » Et, se reprenant, il me dit : « Quel vieux ballot, quel vieux ballot ! » Laissons les ballots à la gare, parlons de la chose en ménageant dans les mots les honnêtes conventions.

Gardons-nous aussi des mots longs d'une toise, et des périphrases de pompier.

Les paysans de France sont moins empruntés, et parlent tout uniment des choses du sexe. Une bonne fermière de la Sarthe m'amène sa fillette : « Elle a mal à son pissou », me dit-elle. Je regarde trop bas. « Non, docteur, c'est tout en haut, près de son petit divertissoir. » Elle prononçait « divertissoi » et n'était pas gênée de penser que sa fille se divertît avec ce petit bibelot.

La langue de la vénerie, celle du blason sont tissées de broderies. Les basochiens nous font rire avec leur *de cujus* ou leur *curateur au ventre*; on rit parce que c'est amusant. Quant on rit des médecins, c'est parce que leur parler est ridicule. Quel besoin, seigneur Dieu, d'appeler un saignement *épistaxis*, la prévention des maladies *prophylaxie*, leurs causes *étiologie*, leurs symptômes *séméiologie* (avec une faute d'orthographe), les jus à toutes fins, vaccins *polyvalents* (avec une faute de français) ?



On entend Molière : « Vous tomberez de la dyspepsie dans la bradypepsie, de la bradypepsie dans l'hypopepsie, et naturellement de l'hypopepsie dans l'apepsie !

— Monsieur Purgon !

Le doux berger Syphilis a donné son nom à notre bonne vieille vairolle. Encaissons. Le mot est harmonieux. Mais c'est une pitié que la joyeuse chaudepisse de nos aïeux soit appelée de ce nom hérissé : *blennorrhagie*. Que ce goupillon doit faire mal quand il passe dans le canal !



(à suivre).



LILO DU LIBERTY'S

L. LORELLE

AU VERSO PHOTO DE BRASSAÏ





C'est le propre de la vertu que de ne point s'exposer au grand jour. Et les qualités morales n'en sont que plus estimables à proliférer dans le secret de la clandestinité.

Sans doute est-ce pour cela que, lorsque Maître Maurice Garçon prit la parole à l'Institut pour lire son rapport sur les Prix de Vertu que décerne, chaque année, l'Académie Française, la lumière électrique s'éteignit soudain.

Il y eut un court moment d'affolement.

— Il faudrait remplacer les plombs qui ont sauté ! s'écria le secrétaire général.

On abandonna cette idée, car l'on se souvint que pareil incident s'était produit alors que siégeait l'Académie des Sciences et que, dans cette assemblée qui réunissait les plus grands savants français, il ne s'était trouvé personne capable de rétablir le courant. Avec des littérateurs, ça ne pouvait être que pire.

Enfin, après de longues recherches, l'on découvrit une chandelle au fond d'un placard et c'est à la lueur tremblotante d'une bougie que Maurice Garçon put célébrer tout à son aise la fidélité des vieux serviteurs et la probité des écrivains impécunieux.

Éloge désintéressé, car l'Académie Française ne couvre point ses membres d'or. Le jeton de présence, qui se montait, avant la guerre, à la somme de cinq cents francs, atteint, aujourd'hui, le montant vertigineux de huit cents francs.

Lorsque l'on fit connaître ces chiffres à Marcel Pagnol, nouvel Immortel, il eut un rictus :

— C'est ridicule. Académicien, voilà une situation qui devrait valoir, au bas mot, six cent mille francs par an. Plus les droits radiophoniques.

Et d'établir un projet pour revaloriser la condition académique. Projet qui a fait frémir d'horreur les traditionalistes du Quai Conti.

A propos d'académie, il faut croire que celle des actrices qui ont le privilège d'appartenir à la Comédie-Française devient, *ipso facto*, quelque chose comme un monument national. Et la dignité, dont se parent les élues de la maison de Molière, doit leur enlever tout droit à exposer des charmes promus au rang de « propriété d'État ».

Une exquise pensionnaire de la rue Richelieu vient de l'apprendre à ses dépens.

Lauréate du Conservatoire, ravissante comédienne, Hélène Bellanger signa avec ivresse un engagement au Théâtre Français, après avoir fait un stage à l'Odéon.

Au début, tout lui sourit. Et puis, pour des raisons demeurées obscures, Hélène Bellanger connut une sorte de disgrâce et fut confinée au Purgatoire. On ne lui confia aucune création. Peu à peu, la belle Hélène en vint à regretter de n'avoir pas cédé aux sollicitations de Jean-Louis Barrault qui désirait l'attacher à sa troupe de Marigny.

Elle rongea son frein, attendit vainement et finit par se lasser. Mais l'on désespère, alors que l'on espère toujours. Et, un beau jour, le serpent du cinéma vint la tenter.

— Voudriez-vous paraître à l'écran, Mademoiselle ?

Évidemment, interpréter du Létraz alors que l'on a rêvé d'être une héroïne de Marivaux ! Tout de même, mieux vaut paraître dans une œuvre de second ordre, plutôt que de demeurer obstinément dans la coulisse et Hélène Bellanger accepta de tourner.

Rien que de très normal jusqu'ici. Mais, un matin, M. Pierre-Aimé Touchard trouva, sur son bureau, une photographie et se voila aussitôt la face. Dans le simple appareil d'une beauté arrachée au sommeil, il reconnut avec effroi sa pensionnaire exhibant la plus adorable des jeunes poitrines.

— Quel est le titre du film ? demanda-t-il, la gorge sèche.

— *Nous avons tous fait la même chose.*

— C'est le bouquet !

Du coup, Hélène Bellanger fut invitée à cacher ce sein que M. l'Administrateur ne saurait voir et rayée de la troupe du Français.

Le lendemain, M. Touchard découvrait, sur son bureau, un autre document : une publicité ancienne pour une célèbre marque de pilules destinées à donner « du corsage » aux dames trop plates. Cette publicité s'ornait d'un cliché représentant une dame très largement décolletée.

— Qui est-ce ?

— Mme Bartet. La divine Mme Bartet.

Hélas ! ce précédent n'inclina point M. Touchard à l'indulgence.

L'on est évidemment moins pudique au Grand-Guignol. Et il faut bien s'attendre, lorsque l'on va voir "*Pas d'orchidées pour Miss Blandish*" à ne pas assister à un spectacle très collet monté.

Le rôle principal effaroucha, d'ailleurs plusieurs comédiennes qui furent sollicitées pour être la victime du gangster sadique, Slim Grisson.

— Très peu pour moi ! déclara, la bouche pincée, Martine Carol qui confond la voie du mariage avec les sentiers de la vertu.

Finalement, ce fut donc la capiteuse Nicole Riche qui accepta d'être enlevée, molestée, droguée et violée.

Il apparut pourtant, au cours des répétitions, que les appas de Nicole Riche n'avaient point cette rondeur provocante que doivent posséder les vamps pour romans de la Série Noire.

Et l'on décida d'avoir recours à un subterfuge qui est entré, maintenant, dans le domaine commercial, c'est-à-dire ces mamelons en caoutchouc-mousse que de nombreuses tricheuses glissent sournoisement dans leur soutien-gorge faisant ainsi naître des rêves qui s'effondrent au contact de la réalité.

L'adaptateur de la pièce, Marcel Duhamel, fit donc un bond chez un marchand de ces fallacieux accessoires.

— Monsieur désire ? demanda la vendeuse.

— Heu... des faux seins...

— Certainement. Et quelle taille ?

Marcel Duhamel rougit, bégaya, hésita, puis présenta la paume de sa main droite, creusée en conque.

— Pour remplir ceci.

Cette théâtreuse, dont nous tairons le nom, mène grand train, grâce aux subsides que lui accorde un gentilhomme qui fit fortune dans le trafic des beurres, œufs et fromages.

Dans le somptueux appartement qu'elle occupe près de l'École Militaire, cette dame donne des réceptions fastueuses, mais qui réunissent des convives appartenant aux milieux les plus divers, y compris le milieu tout court.

Lors d'une récente soirée, se côtoyaient, sous les lambris dorés, une assistance étrangement mêlée : financiers plus ou moins véreux, trafiquants de tout poil, courtisanes sur le retour, faisans et pigeons.

Un des maîtres d'hôtel contemplait avec un hautain mépris cette curieuse volière, lorsque l'on sonna à la porte d'entrée.

Il ouvrit et eut un haut-le-corps. Sur le palier se tenait un homme politique fort connu et qui répondait à l'invitation de la maîtresse de maison. En toute candeur.

— Oh ! fit le maître d'hôtel, la mine offusquée.

Puis il s'inclina.

— Monsieur le Président se trompe *certainement* d'étage.

Et il referma froidement la porte au nez de l'ancien ministre qui n'en est certes pas encore revenu.

En tout cas, qui n'est pas revenu.

Une avocate, que trente ans d'exercice de la profession n'ont pas privée de tous ses charmes, vient de recevoir la légion d'honneur, ce qui fait grand bruit au Palais, où la confraternité, « cette haine vigilante », disait jadis Barboux, est toujours de mode.

L'autre jour, Galerie Marchande, Me P. C.., questionnait :

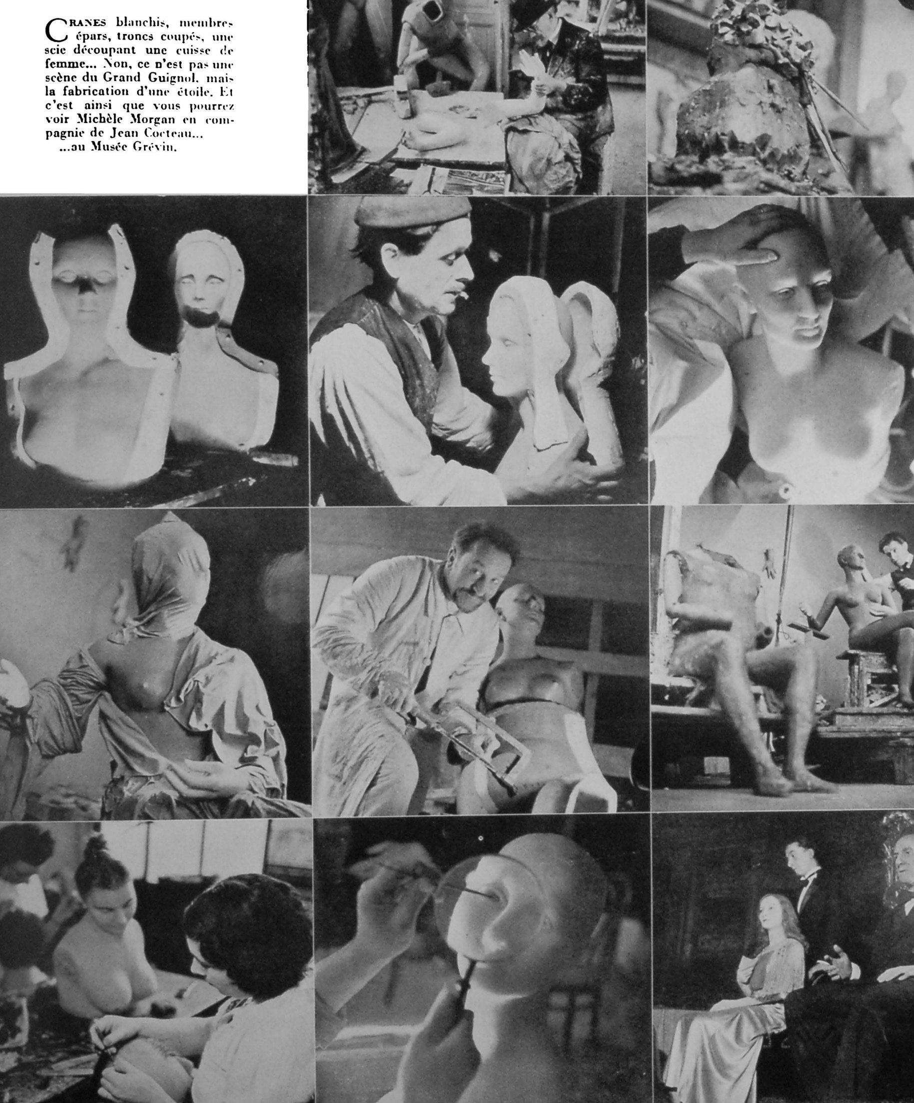
— Mais enfin, pourquoi S...e est-elle décorée ? En l'honneur de quel saint ?

Et une petite stagiaire blonde aux yeux ingénus de murmurer :

— En l'honneur des deux !

N'AISSANCE D'UNE ÉTOILE

CRANES blanchis, membres épars, troncs coupés, une scie découpant une cuisse de femme... Non, ce n'est pas une scène du Grand Guignol, mais la fabrication d'une étoile. Et c'est ainsi que vous pourrez voir Michèle Morgan en compagnie de Jean Cocteau...
...au Musée Grévin.





par Léon TREICH

Illustrations de G. PICHARD

Quand on veut parler d'une grande entremetteuse française de l'Ancien Régime, c'est toujours le nom de la Gourdan qui vient à la mémoire. Rien de plus compréhensible d'ailleurs, car « maman Gourdan » fut vraiment, pendant une quinzaine d'années, la reine de la prostitution parisienne. Les Britanniques ont eu, eux aussi, leur Gourdan : elle s'appelait Charlotte Hayes.

Elle avait débuté dans la prostitution à 17 ans, dans la première moitié du XVIIIe siècle, avec deux compagnes qui ne devaient pas connaître moins de succès qu'elle, mais dont la vogue fut moins durable, peut-être parce qu'elles administrèrent leur vie moins habilement. Pendant une dizaine d'années, Charlotte Hayes, Lucy Cooper et Nancy Jones régnèrent sur Londres. Un libelliste contemporain assure (il devait tout de même exagérer quelque peu) qu'elles prélevaient, à elles trois, sur la population de la capitale, des impôts aussi lourds que le roi.

La petite Nancy Jones, si jolie, si fine, si blonde, fut atteinte un beau soir, de la petite vérole, et elle en resta défigurée; abandonnée de tous, ruinée par les frais de maladie qu'elle avait eu à supporter, elle dégringola rapidement, en fut réduite à faire le trottoir dans les plus tristes quartiers de Londres. Ces histoires finissent toujours de la même façon. La vérole en voulait à Nancy; elle avait échappé à la petite, la grande l'emporta. Charitable, Charlotte alla la voir sur son grabat et eut grand peine à dissimuler l'effroi, l'horreur que lui inspirait la misérable.

Lucy Cooper n'eut pas une fin plus heureuse; du moins en portait-elle seule la responsabilité tandis que Nancy avait été victime d'un mauvais destin plus que de ses propres fautes. Relativement désintéressée en ce sens qu'elle ne refusait jamais un galant de belle encolure ou d'imagination subtile, même s'il n'avait point l'escarcelle garnie, elle tomba bientôt entre les griffes des usuriers gallois qui, en ce temps- là, était les Shylocks de Londres. Pendant plusieurs années, elle se fana dans les prisons pour dettes. Elle en sortit vieillie, fripée, et plus ardente que jamais. Des amis secourables l'aidèrent à monter une maison de rendez-vous dans BowStreet L'abbaye fut, elle aussi, saisie. Et la petite courtisane, rejetée à la rue, ne tarda pas à y mourir, tuée par la noce.

Charlotte restait seule.

Elle était bien résolue à ne point finir comme ses deux pitoyables compagnes. Depuis toujours, elle avait arrêté son plan de campagne.

— La vie de p...., disait-elle, n'a qu'un temps; mais quand un chanteur ne peut plus chanter, il peut encore enseigner le chant.

C'était une fille pleine de raison et d'un bon sens très terre à terre, mais solide. Elle se fixa l'âge de trente ans pour quitter le service actif. Trente ans, il faut le dire, c'était, à cette époque, un cap redoutable pour les femmes, en général, et pour les filles galantes, en particulier.

Une douloureuse déception sentimentale vint encore hâter la retraite de notre belle. Elle s'était prise d'un amour passionné pour un certain Tracey, spirituel jouisseur, qui l'avait introduite dans le milieu des courses et lui avait notamment présenté deux très riches amants, lord Balmer et sir John Mitchell, qui avaient constitué à Charlotte, des rentes confortables.

Donc Tracey était aimé. Il eut la sottise de s'amouracher d'une jeune fille de 16 ans, venue à Londres avec son père, petit baronet de province, pour je ne sais quelle cérémonie de la Cour. Ce fut un coup de foudre réciproque. L'ingénue séduisit le vieux libertin, le beau débauché enleva le cœur de la provinciale. Charlotte n'était point facile à tromper; l'amour ne l'avait jamais aveuglée. Elle eut le tort de mettre une excessive brutalité dans les sommations qu'elle adressa alors à son ami.

— Elle ou moi ?

Ce fut elle.

La courtisane encaissa stoïquement. Mais elle comprit que la Providence lui donnait un sérieux avertissement, si tant est que la Providence, en son indulgence infinie, s'intéressât à une Charlotte Hayes. Deux mois après l'abandon de Tracey, elle ouvrait le « monastère de King's Place ».

Elle l'organisa supérieurement. Ses nonnes étaient toutes des filles d'une impeccable beauté

et de santé reconnue; elle fut la première à attacher à une maison de rendez-vous un chirurgien qui examinait les filles quotidiennement et garantissait la clientèle contre de fâcheuses surprises. Les santés douteuses étaient aussitôt expédiées sur l'hôpital où d'ailleurs elles étaient entretenues et soignées aux frais de la maison. Ce fut aussi Charlotte Hayes qui, la première, inaugura, pour les prostituées en maison, la politique des dettes : elle nourrissait solidement son pensionnat et incitait ses « brebis » (comme elle disait) à se vêtir de robes somptueuses, à se choisir de voluptueux dessous, à user des cosmétiques, crèmes et parfums les plus précieux. En peu de temps, elle était créancière de grosses sommes sur les nouvelles venues qu'elle s'attachait ainsi, ne leur donnant campo qu'après apurement de leur compte. Aucune ne songeait à fuir cet esclavage, car la prison pour dettes n'était pas, à cette époque, un badinage.





Les « livres de raison » de notre entremetteuse sont, encore aujourd'hui, bien amusants à feuilleter. Plus d'une page ne peut malheureusement pas en être reproduite. Charlotte ne s'y embarrasse pas d'euphémismes, ni de circonlocutions. Elle appelle un chat un chat. Elle écrit, comme on parle entre hommes, en un style dru, net, direct. Et, mon Dieu, plaisant, si l'on n'est pas trop prude. Les passages que nous pouvons reproduire donnent d'ailleurs une idée suffisante des prix qu'atteignaient alors les caresses vénales ainsi que des truquages qui étaient déjà en honneur dans les maisons closes. A la date, par exemple, du dimanche 9 janvier 1765, nous lisons :

« Une jeune fille pour l'alderman Drybones Nell. Agée d'environ 19 ans et qui, depuis quatre jours, n'a vu personne; elle est dans son état de virginité : 20 guinées. »

Quelque chose comme 40.000 francs de 1950. Somme gentillette ! Mais que dire de cette virginité de quatre jours ? Pauvre alderman !

Un peu plus loin, nous trouvons « fourniture faite au docteur Fretext, d'une jeune personne complaisante et ayant la main douce » : 2 guinées seulement. Mais le service demandé n'est que de seconde zone. Feuilletons toujours. Voici les « flanelles » si l'on veut bien nous passer ce mot d'argot galant, si expressif et si joli : « Lord Pyebald rencontrera Mrs T... pour une partie de piquet avec caresses, mais sans en venir au final : 5 guinées. »

Etc., etc.

A lire ces archives érotiques, et aussi certains livres du temps (par exemple *Les Sérails de Londres* qui parurent en 1801), on s'effare devant les étranges caprices qu'avaient parfois les libertins et les extraordinaires demandes qu'ils faisaient à la belle abbesse de King's Place. Nous ne détaillerons qu'une anecdote, entre toutes surprenante, mais nous en pourrions aligner successivement cent autres, guère moins inattendues.



Un matin, Charlotte Hayes reçoit la visite d'un inconnu de bonne mine. Il prête une attention polie aux femmes que lui présente la maquerelle, demande à boire, et du meilleur, offre des petits gâteaux au pensionnat, bavarde longuement, spirituel, disert, point collet monté... Il a un gros succès... Il ne semble nullement pressé. Il invite Charlotte à lui faire raison, il fait monter du champagne, plusieurs bouteilles de champagne... Notre abbesse commence à s'impatienter... Elle a fort à faire et sa maison n'est pas une taverne. Elle interroge l'inconnu de façon plus pressante... Il hésite encore un peu, puis se risque :

— Je suis marié, j'adorais ma femme... J'ai découvert qu'elle me trompait avec mon meilleur ami.

— C'est classique, prononce doctoralement Charlotte.

— Classique ou non, je veux me venger. Je donnerai la vérole à mon rival. Procurez-moi, d'ici demain, une fille bien pourrie. Je passerai la nuit avec elle. Je ne regarde pas au prix. Par l'intermédiaire de ma femme, je parviendrai ainsi à contaminer mon ancien ami.

Charlotte se récrie, toutes ses filles sont saines, garanties. Elle n'a jamais causé le moindre trouble à un client et elle n'entend pas commencer, même dans le plus louable des buts. Quel discrédit ne jaillira pas sur sa maison si l'anecdote circule ?

— Et qui voulez-vous qui la fasse circuler ? s'écrie assez justement le pauvre cocu.

Sur quoi, il sort une lourde bourse de sa poche et aligne devant l'entremetteuse une suite impressionnante d'arguments sonnants et trébuchants. Rendez-vous est pris pour le lendemain et il paraît que la conclusion de cette très véridique historiette fut exactement celle que souhaitait le rancunier mari.

Mais tous ceux qui frappaient à la porte de la maison de King's Place ne se présentaient pas en... consommateurs. Plus d'un charlatan y fit des offres de service dont toutes ne furent pas repoussées : un guérisseur se flattait d'avoir trouvé une pommade admirable, contre le mal vénérien; il suffisait de s'en enduire quelques secondes avant l'amoureux combat et la fille la plus dangereuse devenait inoffensive ; un amateur de travaux en série proposait à Charlotte de lui construite une machine capable de « fustiger quarante derrières à la fois»; un docteur (nommé Patrick Price) se faisait fort de restituer à une fille, sa virginité dérobée jusqu'à cinq cents fois de suite et de la rendre telle que le plus méfiant s'y trompât pour une 501e conquête, etc.



Notre Gourdan avait, elle aussi, ses fols, à qui elle était plus charitable, disons-le en passant, que Charlotte Hayes ; la Gourdan était plus poète, plus artiste, plus chimérique que l'Anglaise. Et il est très amusant, à cet égard, de comparer les deux correspondances.

Encore un détail intéressant : Charlotte s'engagea de très bonne heure dans la voie des plaisirs exotiques qui devait connaître, par la suite, et notamment à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, une telle faveur. En 1778, elle répandit à travers la capitale anglaise un pittoresque prospectus qui débutait ainsi (nous ne pourrons le citer en entier, à cause de sa longueur).

« Mrs Hayes présente ses compliments respectueux à lord... Elle prend la liberté de l'informer que le 7 avril prochain, 7 heures précises du soir, une douzaine de belles nymphes, vierges et sans taches, ne respirant que la santé et la luxure, exécuteront les célèbres cérémonies de Vénus, telles qu'elles sont pratiquées à Tahiti, d'après les instructions et sous la direction de la danseuse océanienne Oberea. »

Charlotte ne disait pas qu'en face des « douze nymphes », elle placerait douze athlétiques jeunes gens de l'Académie royale, et fort experts dans les danses voluptueuses. La fête eut une cinquantaine de spectateurs qui n'en perdirent point le souvenir.

Léon TREICH.

LES PEINTRES DE LA FEMME



L. LORELLE

QUAND XENIA MONTY POSE POUR BRENOT

par Max FAVALELLI

CES liens secrets, ces discrètes affinités électives qui unissent le peintre et son modèle et qui préludent obligatoirement à la naissance d'une œuvre où s'équilibrent parfaitement le tempérament du premier et la personnalité du second, je tente de les déceler en voyant Xénia Monty poser pour Brenot.

Atelier clair, d'une ordonnance où l'artiste cède souvent le pas au bourgeois, fenêtres ouvrant sur un Auteuil en camaïeu gris. Rien ne paraît devoir créer de symbiose entre Brenot, noir de poil, au teint mat, massif et impassible, et la longue, blonde et frémissante Xénia.

La chemise largement dégrafée, les manches retroussées, Brenot donne une impression de solidité que vient troubler parfois le petit rictus d'impatience qui lui tire la lèvre. Classicisme du goût et de la raison s'alliant à la plus fine sensibilité de l'inspiration. C'est ce que trahissent, le plus sûrement, la façon hardie dont il jette les premiers traits de son esquisse et la sûreté avec laquelle il tempère cette fougue et construit peu à peu le « canevas » qui servira de support à sa toile.

— On peut affirmer que la Révolution Française a provoqué une violente cassure dans l'art de la peinture. Avant la fin du XVIIIe, les peintres exécutaient d'abord un dessin en grisaille. Et ce n'est que six mois plus tard qu'ils fixaient les couleurs grâce à des touches successives de vernis. Avec David, tout change. L'instinct prend le dessus. On libère le peintre des indispensables disciplines et l'on sait à quels excès cela nous a conduit.

D'un coup de fusain dont la rigueur linéaire ne réussit point à détruire la grâce, Brenot modèle la courbe d'une hanche et lui donne le galbe pur d'une amphore.

Je suis d'origine bourguignonne.

Moi aussi ! s'exclame Xenia Monty.

Le voilà donc découvert le lien que je cherchais. Surpris, Brenot fait basculer son carton et Xenia se dresse à moitié sur le divan où elle est allongée dans un aimable désordre d'étoffes et de coussins.

— Je suis de la Côte d'Or, précise-t-il. Mes parents étaient cultivateurs. Mais je suis né à Paris.

— Moi aussi ! Le 30 mars 1926. D'ailleurs, toute ma famille a vu le jour aux ides de mars. Mais si mon père était de Bourgogne, ma mère était d'origine russe.

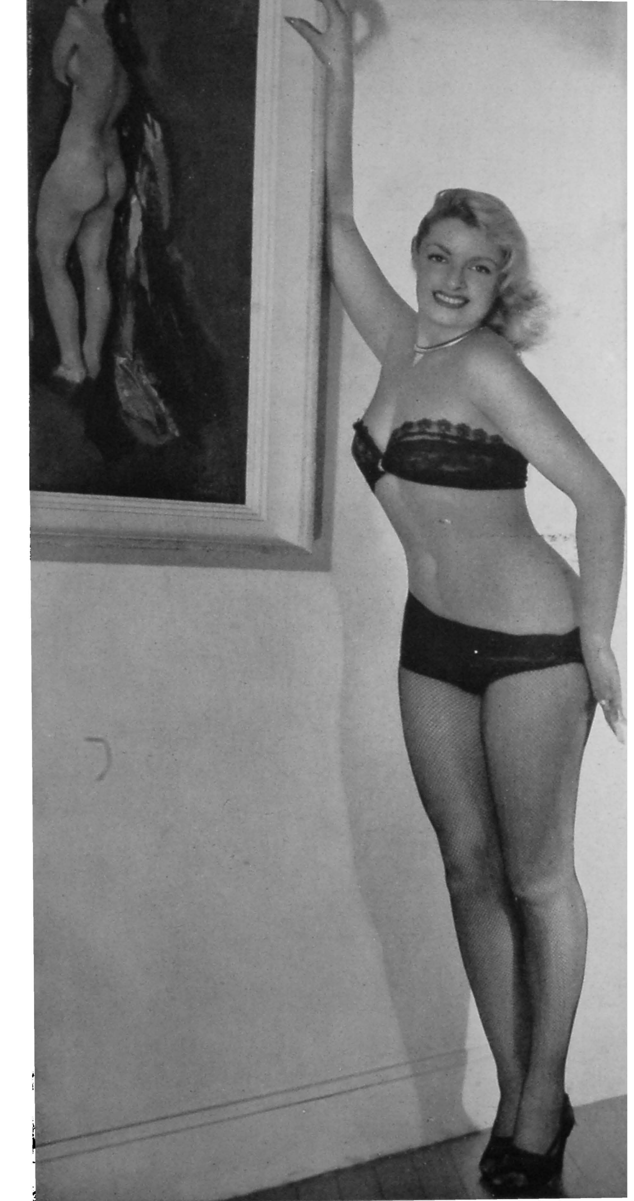
Et elle nous livre, du même coup, l'explication de ces pommettes rondes, de cet œil allongé qui s'étire vers la tempe, de ce menton au dessin bien net. Et, aussi, de ce prénom qui surprendrait chez une dijonnaise.

Le visage au creux des paumes, Xenia secoue la tête. Ses cheveux dorés pleuvent sur son cou, charmante moisson.

J'ai été élevée dans une affreuse petite ville thermale, Bourbon-Lancy, et je fus une écolière très indisciplinée, très turbulente. Je courais les champs, me gavais de mûres au creux des haies et je faillis être enlevée par un hobereau de la région qui ne parvint cependant pas à dompter la sauvageonne que j'étais alors.

Brenot éclate de rire.

— Moi, j'ai failli être Saint-Cyrien. Mon père aurait été flatté d'avoir un fils avec gants blancs et casoar. Mais, déjà à treize ans, j'affirmais ma volonté de devenir peintre. On me fit suivre des cours de dessin et ce n'est qu'après une année que je m'aperçus qu'il s'agissait de dessin industriel. En somme, ajoute-t-il avec un sourire, j'ai





débuté par l'art abstrait et je fis d'abord de l'art non figuratif. Cela me conduisit à l'École Estienne où, durant trois années, je m'initiai à la technique du Livre.

Brenot reprend son étude et, de la pointe du pinceau, fait fleurir un myosotis dans chaque prunelle de son modèle.

J'ai débuté chez des agents de publicité. Modestement. Je faisais surtout les courses. Ou bien je dessinais des lettres. Cela me rapportait la somme vertigineuse de huit cents francs par mois. En 1935, je pris enfin ma chance et je me lançai dans le croquis de mode. Ce qui m'inspira, ce furent les mannequins qui ornaient les vitrines d'un tailleur. Mannequins assez précieux, sinon équivoques. Et je fis donc des figurines qui auraient pu appartenir au « troisième sexe ». Cela plut et ce fut pour moi le véritable départ.

La présence de Xénia dans son atelier prouve assez que Brenot a abandonné depuis longtemps le genre « androgyne ».

Ma chance, à moi, dit-elle, prit la forme d'un metteur en scène de cinéma. Alors que j'étais premier mannequin chez André Ledoux, Jean Boyer vint me voir. Il lui fallait une femme par jour. Je veux dire qu'il cherchait des interprètes pour le film qui portait ce nom. Je faillis bien ne pas être engagée. Jean Boyer tombe en arrêt devant un grain de beauté qui déshonnorait mon menton. Il ne voyait plus que cela, ce point noir. « Trop gros ! gémissait-il. Beaucoup trop gros ! » Un grain de beauté et la face d'une vedette en est changée ! Je me fis opérer et je parus devant lui, le visage lisse. Je tournais donc mon premier rôle. Celui de Brigitte, la Parisienne. Celle, hélas, qui a un mauvais caractère.

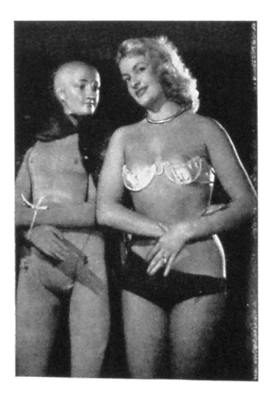
Et quel était votre jour ?

Le dimanche. Mon jour préféré. Celui de ma naissance. Le sort me devait cette compensation. Dimanche, ile du repos, du bonheur.

Brenot opine et, d'une coulée de gouache, satine une cuisse ronde et ferme.

D'une touche précise, Brenot avive le coquillage délicat et rose de l'oreille noyé dans l'onde mourante de la chambre.

- Depuis quelques années, les peintres s'ingénient à défigurer la femme.



— Quelle horreur ! s'écrie Xénia en portant vivement les mains à ses joues, à son cou.

Brenot la rassure. Et, plus que tout autre chose, peuvent la rassurer les merveilleux portraits qui l'entourent. Arletty, Madeleine Renaud, Sophie Desmarets, Yvette Chauviré, Solange Schwartz, Jacqueline Gauthier.

— Au fond, dit Xénia timidement, c'est tellement dangereux de se livrer ainsi, sans défense, à un peintre. J'ai la sensation que vous n'ignorez plus rien de moi.

— Ah ! Ah ! Voyons voir un peu. Jouons au portrait, puisque c'est cela que nous faisons, en somme.

Brenot réfléchit et braque un pinceau menaçant :

— Gourmande !

— C'est exact ! Comme une chatte. J'adore les bons vins, les fruits un peu verts. Et j'ai une recette de civet de lièvre !

— Vous adorez la campagne.

— Rien n'est plus vrai. Mon rêve serait d'avoir une grande ferme au pays basque. Avec un jardin de presbytère, plein de fleurs toutes simples. Des tournesols, des sauges. Et une basse-cour toute caquetante.

Brenot toussotte :

— Vous êtes distraite et vous perdez tout en route.

Xénia ouvre des yeux tout ronds.

— Ça, par exemple...

Brenot s'esclaffe.

— Tranquillisez-vous. Je ne suis pas sorcier. Mais, après chacune de vos visites, je trouve toujours derrière vous, un livre, un briquet, un poudrier.

— Ouf ! Vous commenciez à m'inquiéter.

Mais, soudain, un pli barre son front. Elle se lève, se drape dans un peignoir et vient vers Brenot.

— Tout de même, j'aimerais bien voir ce que vous avez fait.

— Voilà.

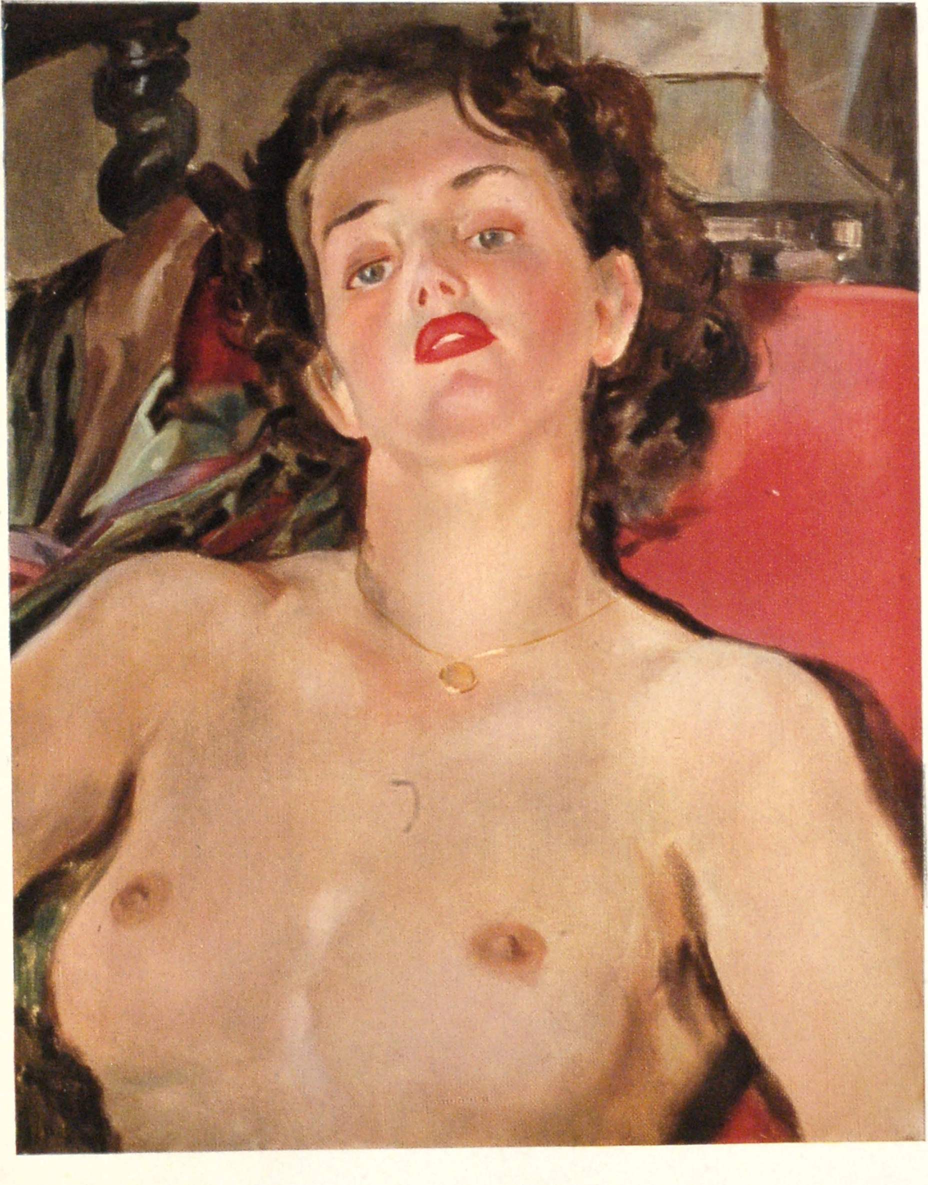
Xénia reste muette. Dans ce croquis élégant, précis, d'une pureté de lignes admirable, elle s'est reconnue aussitôt, ainsi que dans un miroir.

— La vérité...

Brenot sourit.

— Mais oui, ma chère. La Vérité seule est belle. Et c'est, elle aussi, une femme nue.

Max Favalelli.



PORTRAIT, par BRENOT



Illustrations de TOUCHAGUES

par Maurice DEKOBRA

IL était trois heures de l'après-midi. Mme de Myzelle, assise devant son petit bureau, vérifiait ses comptes de la semaine.

Rousse et douce, sanglée dans une robe de soie noire, maquillée avec excès, bijoutée outre mesure, Mme de Myzelle portait sur son visage boursoufflé les stigmates de sa profession. Les Parisiens avertis, les vieux marcheurs en quête d'aventure, les étrangers pourvus de devises appréciées, connaissaient le salon de l'Avenue Kléber où l'on se faisait des relations.

Mme de Myzelle tenait discrètement boutique de frissons et d'amours vénales et était experte dans l'art de procurer, moyennant finance, la compagne idéale dont rêvaient, pour une heure, les dilettantes et les riches oisifs.

Sarah, sa femme de chambre entra et annonça :

— Madame, une dame désire vous parler.

— Est-ce une habituée de la maison ?

— Non, Madame : je ne l'ai jamais vue.

— Jolie ?

— Oui, Madame.

— Bien. Faites-la attendre dans le salon.

Cinq minutes plus tard, Mme de Myzelle trouvait assise dans une bergère, une fort belle brune aux yeux vert amande, élégamment habillée d'un tailleur isabelle et parée d'une cape de renards argentés un peu défraîchis. En quelques secondes, elle l'avait jugée : une femme du monde qui a des ennuis.

La visiteuse sourit aimablement et déclara sans autre préambule :

— Madame, je suis venue vous rendre cette visite inattendue, parce qu'une de mes amies, Rose Hamaury...

— La couturière ?

— Parfaitement... m'a conseillé de vous exposer mon cas. J'ose espérer que nous nous entendrons.

— Mais certainement, Madame. Je n'ai pas besoin de vous confirmer que vous êtes ici comme au confessionnal. Je traite les confidences comme des secrets d'État. Parlez-moi en toute confiance.

— Eh ! bien Madame, je n'irai pas par quatre chemins. J'ai le besoin le plus urgent de cent billets.

Mme de Myzelle sursauta.

— Oh ! Cent billets; vous n'y allez pas avec le dos de la louche, si j'ose dire...

— Hélas oui, Madame. J'ai emprunté cette somme en donnant des meubles en garantie. Je serai saisie dans trois jours si je ne m'exécute pas. Alors j'ai pensé à vous.

— Etes-vous mariée ?

— Non, divorcée. J'appartiens au meilleur monde; je suis Odette de Versemange.

— Votre mari était le beau-frère du duc de Chasselat.

— Parfaitement. Le divorce a été prononcé contre moi. Je suis à la côte et vous seule pouvez me tirer de là.

Mme de Myzelle hocha la tête.

— Je crains, chère Madame, que vous ne vous fassiez des illusions. Je possède une liste de clients riches; mais un thé discrètement consommé chez moi dans le boudoir vert ou la chambre Empire, vous rapportera de 10 à 25 billets... Et encore !

Odette fit la moue. Elle était déçue. Elle soupira :

— Les temps sont si durs, chère Madame...

— Certes... Et puis, il y a ma commission à déduire.

— Combien prenez-vous ?

— 50 % au-dessous de 10.000 et 30 % au-dessus.

Odette soupira de nouveau. La sonnerie du téléphone interrompit la conversation.

— Allo ! fit Mme de Myzelle... Oui, c'est moi... Oh ! c'est vous, cher ami... Comment allez-vous ? Mais d'où me téléphonez-vous ? ... De Chevreuse ? Vous êtes au château, alors ?...

Pendant quelques minutes, Mme de Myzelle entendit un long récit. A la fin, elle put placer un mot :

— Écoutez, je crois que je pourrai vous dépanner. Ce n'est pas si facile de trouver ce que vous désirez en cinq sec... Comment ? Ce sera 30 billets... Mais laissez-moi le temps de me retourner. Je vous rappellerai vers quatre heures... Oui... Oui, comptez sur moi. Je ferai l'impossible.

Mme de Myzelle raccrocha et dit à Odette avec l'autorité que lui conférait sa mission dans le monde :

— Mon petit, vous avez une veine incroyable... Le baron Raoul de Vrombys vient de m'appeler. C'est un très riche châtelain de la vallée de Chevreuse qui m'honore de sa confiance et a le chèque facile. Imaginez-vous qu'il donne, ce soir, un grand dîner. Il avait compté sur quatorze convives. Une dame lui a fait faux-bond. Ils vont être treize à table. N'ayant trouvé personne à la dernière heure, il m'appelle à son secours. Il lui faut une jolie femme du meilleur monde. Si le cœur vous en dit, voilà une occasion de toucher vingt billets (il y en aura dix pour moi).

Odette semblait fort intéressée par la proposition de Mme de Myzelle.

— J'accepte avec plaisir.

— Dans ce cas, ma chère, je vais rappeler le baron et lui dire qu'il vous fasse prendre à la gare de Chevreuse, à 19 heures, pour vous conduire à son château où vous passerez la nuit avec les autres invités. Emportez une belle robe du soir. Vous

verrez que le baron de Vrombys est un homme charmant... Cinquante-huit ans... Très à la page... Un peu fou-fou parfois; ancien officier de hussards... Il a fait, jadis, une chute sur la tête. Il lui en est resté quelque chose.

Les chasseurs rentraient dans la cour du château, après avoir admiré le tableau de faisans et de lièvres étalés sur les dalles.

A sept heures, ils étaient réunis dans le fumoir. Ils étaient six : le colonel de Mongrelon, Edgar Troikal, directeur de la Banque Franco-Wallonne; Philippe Dudard, ex-ministre des Économies Nationales; Leslie Pearson, le millionnaire du Texas; le vicomte de Raguse et le professeur Goumil. Ils avaient fait bonne chasse. Ils étaient d'excellente humeur. Les cocktails contribuaient à la gaîté générale. Leur hôte harangua en ces termes :

— Mes chers amis, notre partie de chasse devait être ce que les Anglais appellent une *bachelor's party*. Par exception, j'ai pensé que la présence d'une femme pimenterait notre réunion.

— Bonne idée !... s'écria le politicien. Une femme dans un dîner d'hommes, c'est la gousse d'ail dans le gigot.

— Raoul, qui fera les honneurs chez vous, ce soir ?

— Je n'en sais rien.

— Quel farceur !...

— Parole d'honneur... Pour varier un peu le menu, j'ai téléphoné à une spécialiste en « relations mondaines » de m'envoyer une jolie femme peu farouche qui s'attend à tout, hormis le respect.

Des éclats de rires égrillards saluèrent les paroles de Raoul.

— Et que ferons-nous de la caillette au dessert ? demande le vicomte.

— C'est la surprise que je vous réserve, mes amis.

Un coup de klaxon retentit dans la cour. Raoul s'écria :

— Voici la damoiselle annoncée au programme. Excusez-moi, je vais prendre livraison de ce gracieux colis.

Odette était montée dans la chambre qui lui était destinée. Raoul entra, le sourire aux lèvres.

— Madame, soyez la bienvenue.

— Le plaisir est pour moi, cher baron. Il paraît que sans moi, vous auriez été treize à table !

— Ce n'est pas tout à fait exact: mais dès que vous serez prête, venez nous rejoindre dans le fumoir.

Une demi-heure plus tard Odette faisait une entrée théâtrale parmi les chasseurs qui lui furent successivement présentés par Raoul. Le banquier murmura à l'oreille de l'Américain :

— Hé... Hé !... Mais c'est un morceau de roi.

— Yes Sir !... Sex appeal : 20 sur 20 !

Le maître d'hôtel annonça que M. le Baron était servi. Ils passèrent dans la grande salle à manger gothique où Odette présida le dîner en face de Raoul. Mise en train par trois cocktails, elle badina avec ses voisins. Ils admiraient sans restriction son décolleté impressionnant qui mettait en valeur



ses deux seins très blancs qu'adornait une parure d'améthyste.

Le dîner dura deux heures. Au dessert, les vins fins avaient haussé le diapason des conversations et déclanché maintes histoires grivoises. La seule chose qui intriguât Odette était de ne pas être la quatorzième convive. Quelles pouvaient être les intentions de l'amphitryon à son égard ?

Le café fut servi dans le salon. Raoul prit alors Odette à part dans la bibliothèque et eut avec elle une explication à voix basse. Comme Odette acquiesçait, il la ramena dans le salon et annonça à ses hôtes :

— Mes chers amis, à l'heure des cocktails, je vous avais promis une surprise. Je vais céans tenir ma promesse avec le gracieux concours de Mme de Versemange.

— Tu nous fais languir, mon vieux ! s'écria le vicomte de Raguse... Accouche, sacrebleu !...

— Eh ! bien, voilà : d'accord avec ma gracieuse invitée, je vais la mettre aux enchères américaines. Des exclamations joyeuses saluèrent ce préambule. Mais comme je ne veux pas être accusé de me livrer à la traite des blanches, il va sans dire que le produit des enchères sera versé intégralement à notre amie qui, naturellement, témoignera comme il sied sa reconnaissance à l'heureux gagnant. Je n'en dis pas plus. Vous avez compris... Moi, commissaire-priseur à l'Hôtel des Ventes d'Éros, je commence en versant cette liasse de dix billets dans cette vasque de jade chinois. Qui dit mieux ?

Edgar Troikal, qui avait courtisé sa voisine à table, jeta dix autres billets dans la vasque en glapissant :

— Pour honorer la Beauté !...

— 20.000 ! dit Raoul... 20.000, c'est donc...

— 15.000 !... cria Pearson...

— Nous disons 35.000... Allons, Messieurs, au taux du franc de la Quatrième, c'est pour rien... Voyons, Messieurs, admirez l'objet d'art...

L'ancien ministre Dudard s'approcha de la vasque et déclara, en jetant un regard de convoitise vers Odette :

— La République se doit d'encourager la Beauté.

— 45.000, fit Raoul.

Odette, assise dans un fauteuil, assistait impassible à ce tournoi dont elle était l'enjeu. Elle pressentait que le combat serait circonscrit entre Troikal, Pearson et Dudard. Peu lui importait d'ailleurs qui arriverait le premier au poteau. Elle s'intéressait surtout à la vasque chinoise dans laquelle les billets tombaient avec un agréable bruissement de papier filigrané à la marque de la Banque de France.

Troikal et Pearson étaient plus que gais. Les cocktails et les crûs trop généreux les avaient enivrés. Ils se défiaient à coups d'enchères et Raoul que ce duel amusait, annonça gravement :

— Nous en sommes à 80.000 !...

Odette calculait mentalement : si le baron arrête les enchères maintenant, ça me fera 80.000 plus 20.000 Je serai sauvée.

Mais les deux rivaux s'entêtaient. A 100.000, Raoul adjugea Odette à Troikal. Un magnum de champagne fut débouché pour qu'on bût à l'heureux gagnant. Tandis que les chasseurs galéjaient, Raoul entraîna Odette dans un coin et chuchota :

— Ma chère, vous avez gagné le coquetier. Emportez les douros et remontez dans votre chambre. A minuit, vous irez rejoindre Troikal dans la sienne qui se trouve juste en face de la vôtre, dans le couloir.

Odette murmura :

— J'aurais mauvaise grâce à ne pas acquitter la facture. Comptez sur moi.

⁂

Un peu après minuit, Troikal se déshabillait en fredonnant une valse viennoise. Il était nettement ivre. On frappa contre sa porte. Il s'élança allègrement, en criant :

— Beauté fatale, je bénis la fortune qui me permet, cette nuit, de...

Il s'arrêta brusquement.

Pearson lui apparut en pyjama. Il n'était pas moins paf que son concurrent. Troikal s'étonna de cette visite.

—Qu'est-ce que vous venez ficher ici, mon vieux ?... Allez... A la niche !...

Pearson répliqua d'une voix pâteuse :

— *Old boy*... Je vous informe que la miss, elle est dans mon lit !

— Hein ! Quoi ? Qu'est-ce que vous me chantez ?

— *Old boy... So sorry*... Mais le coup, elle est régulier... J'ai versé une surenchère de 10.000 entre les mains de la fascinante miss Odette qui me préfère naturellement à vous.

Troikal protesta vivement :

— Le coup n'est pas régulier du tout ! Raoul avait donné le coup de marteau final.

Il écarta son rival et courut vers sa chambre. Il y découvrit la belle Odette assise au milieu du lit. Elle était plus aguichante que jamais avec son pyjama de soie rose-thé entrouvert sur sa gorge et ses cheveux noirs en désordre sur un fouillis de dentelle. Troikal vitupéra :

— C'est une escroquerie !... Pearson vous a soufflée en surenchérissant, alors que la vacation était terminée.

Odette eut un gracieux geste d'impuissance :

— Monsieur, nous en sommes à 110.000... M. Pearson a fourni la dernière enchère. En toute justice, je me devais de le suivre.

— Ah ! c'est comme ça ? Eh ! bien ma chère, je mets une autre surenchère de 10.000 Venez la toucher dans ma chambre...

— Certainement, Monsieur.

Odette se leva et s'excusa de ne porter que le haut de son pyjama; ce dont Troikal ne se plaignit point. Il bouscula Pearson dans le couloir et enleva sa proie. Il ferma sa porte à clef et jeta Odette sur son grand lit en maugréant :

— Nous verrons bien qui aura le dernier mot, de moi ou de ce sacré Américain !...

Quelques minutes plus tard, Odette et Troikal goûtaient aux prémisses de leur galante aventure. Tout à coup, Troikal entendit du bruit dans la salle de bains. Pearson avait trouvé un moyen détourné de pénétrer dans la chambre. Il s'approcha du couple et leur apparut tel un commandeur facétieux, au nez rougi. Il bougonna. :

— Stop !... Les enchères, elles continuent !... Miss, voilà 10.000 de plouss... Si vous êtes un gentleman, vous viendrez toucher le *cash* chez moi...

Odette, preste ainsi qu'un chat siamois s'était levée. Elle s'excusa auprès de Troikal.

— Mon cher, votre ami vous rend la monnaie de votre pièce... Pardonnez-moi, mais il ne serait pas correct de tromper cet aimable Yankee sur la marchandise vendue.

⁂

Le lendemain, à l'heure où les petits déjeuners étaient servis dans la salle à manger. Raoul constata qu'Odette était déjà descendue. Il lui demanda avec curiosité :

— Dites-moi, ma chère, mon sommeil, cette nuit, a été troublé par d'innombrables allées et venues à l'étage au-dessus.. J'espère que vous avez pu dormir quand même.

— Non, cher baron. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Et pourquoi ?

— Parce que vos enchères américaines ont duré jusqu'à l'aurore.

Le baron leva les sourcils.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Simplement que M. Pearson a surenchéri sur M. Troikal qui a surenchéri de nouveau... Entre minuit et 4 heures, ces messieurs ont fait monter les enchères jusqu'à 160.000 francs.

— Mazette !... Et qui a finalement remporté la timbale ?

— Le Yankee.

Le baron eut un sourire équivoque.

— Quant aux vaincus, ils se sont mis la ceinture ?

Odette baissa la tête. Elle conclut, presque rougissante :

— Non... J'ai récompensé tous ceux qui avaient participé à ma conquête. Je n'avais pas le cœur de faire preuve de tant d'ingratitude. Après tout, il s'agissait d'enchères à l'américaine... Si j'avais interdit mon alcôve à tous ces messieurs, j'aurais eu l'impression que je sabotais le Plan Marshall !...

Maurice DEKOBRA.



UNE ETOILE FILANTE :

MADELEINE ROUSSET



par George FRONVAL

Depuis déjà plusieurs mois, *Gigi*, le beau film que Jacqueline Audry a su tirer, avec infiniment de délicatesse et de charme, de l'œuvre de Colette, ne cesse de remporter un triomphe éclatant. Aux cotés de l'émouvante Danielle Delorme, qui s'est révélée comme une de nos meilleures ingénues, les spectateurs n'ont pas été sans remarquer Madeleine Rousset qui a su incarner, avec beaucoup d'allure, Liane d'Excelmans, la jolie maîtresse quelque peu volage. Madeleine Rousset, que nous avons déjà vue, précédemment, dans d'autres films et aussi au théâtre, s'est donnée, toute entière, à ce rôle. Des semaines durant, elle s'est entraînée sur la piste de Saint-Didier, avant de s'élancer sur celle du Palais de Glace sous les lumières des projecteurs. Conseillée par un professeur, elle s'est rapidement initiée à ce nouveau sport et a surpris même son metteur en scène, lorsqu'elle a décrit sur la glace, de savantes arabesques, ceci en dépit du costume 1900, qui lui allait d'ailleurs à ravir, mais qui ne lui laissait pas toute la liberté de ses mouvements.

Les ombres des habitués du Palais de Glace, en 1900, ont dû être quelque peu étonnées, surprises et, aussi, émerveillées, lorsqu'elles virent, sur le disque de glace, évoluer cette jolie fille blonde, au visage délicat, vêtue d'une robe ample de couleur cyclamen et bordée de fourrure blanche.

Conquise par ce sport merveilleux Madeleine Rousset qui n'ambitionne nullement de concurrencer Sonja Henie ou Belita, a continué à suivre son entraînement et se perfectionnant dans ce sport gracieux, elle espère, un jour, pouvoir montrer, dans un film, ce dont, maintenant, elle est capable.

Madeleine Rousset, délaissant, pour quelques semaines, ses patins, tourne actuellement une comédie Celle-ci, mise en scène par Roger Blanc, le réalisateur de *Scandale aux Champs-Elysées*, est entièrement entreprise au château de Vigny, près de Pontoise, et a pour titre, *Sans tambour ni trompette*. L'un des partenaires de Madeleine Rousset est le gros Gabriello, un autre est un perroquet du plus beau vert, qui, dès les premiers jours, se montra quelque peu agressif et qui, par la suite, adopta la jolie comédienne et ne voulut plus la quitter.

C'est avec plaisir que, dans ce film, quelque peu burlesque — les dialogues sont de Breffort — nous retrouverons Madeleine Rousset qui sait allier le charme à la beauté, la jeunesse à la sensibilité.

George FRONVAL.



J. MORAL



Ce sont les blondes qui m'ont charmé...



par Sylvia RISSER
Illustrations de PEYNET



Un bar voisin du Bois... Sur le comptoir étincelant de nickel, les alcools offrent la tentation du rêve mis en bouteilles... D'une main experte, le garçon en veste blanche, agite le shaker, jette un glaçon et sert les cocktails multicolores.

De jolies filles, perchées sur les hauts tabourets attendent le client généreux qui offrira un rose... ou peut-être davantage...

Un consommateur élégant et séduisant — profil romain, prunelles de velours, cheveux d'encre — assis seul à une table, fume nonchalamment une cigarette, en suivant des yeux la serpentine spirale de fumée bleue, il fredonne la chanson que nasille un pick-up invisible :

Ce sont les blondes qui m'ont charmé....

Le vieux refrain, que jadis, Frackson rendit célèbre, semble plaire à l'homme, tandis que son regard dur se fixe sur une blonde superbe, proche de lui, et qui paraît, elle aussi, le charmer... Grande, élancée, une démarche onduleuse, elle porte haut un visage au teint éclatant de lis et de roses — selon le cliché — mais, où les roses dominent...



Elle cherche quelque chose dans son sac... le paquet de cigarettes peut-être, et l'homme, seul à sa table, tend le sien :

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre ...

Un sourire... La connaissance est faite... Imitant l'accent professionnel du barman, il interroge :

— Porto... Rose... Martini... avec un zeste ?

Elle rit franchement cette fois. Lui fixe sur les cheveux flamboyants un regard admiratif, sensuel presque.

— Vous avez des cheveux incomparables, Mademoiselle... Une teinte unique, cet or est-il pur de tout alliage ?

— Bien sûr...

— C'est si rare, une vraie blonde, et moi, je suis de l'avis de celui qui lança jadis cette rengaine... Ce sont les blondes qui m'ont charmé !... qui me charment toujours...

Ses lèvres frôlant la nuque dorée, il demande :

— Comment vous appelez-vous ?

— Francette... Et vous ?

— Roland... Alors à quand ?

Tout de suite, elle donne le rendez-vous : ce beau garçon froid et dédaigneux, que sa grâce ensorcelle pourtant, lui plaît... Pour une nuit ou pour longtemps ? Chi lo sa !

— Alors, Monsieur le Président, après une rencontre, une seule, vous entendez bien, je n'ai plus connu un instant de tranquillité, Mademoiselle m'a harcelé, poursuivi... Il est ridicule à un homme de jouer les « Joseph », je m'en rends compte, que voulez-vous, cette jeune femme ne me plaît pas !



Il est difficile, cet élégant plaignant, car la prévenue assise au banc des inculpés libres de la dix-septième chambre correctionnelle, est une ravissante jeune personne.

Sous le manteau de lapin jouant le castor, une robe rouge accuse la ligne souple de la silhouette et fait valoir le teint velouté, le diamant noir des yeux, l'or des boucles.

Cet or est d'ailleurs la cause du drame, dont l'épilogue a lieu devant la vieille Dame aux balances.

— Oui, c'est vrai, avoue Francette. J'ai poursuivi Roland parce que je l'aime... Je l'aime follement...

Roland, attaché d'ambassade, a sans doute acquis, au service de la diplomatie, cet air glacial, impassible que la déclaration de la belle fille n'attendrit pas... Au contraire, il ricane, en déclarant :

— Cette aventure est inconcevable : je vois Mademoiselle dans un bar... Je lui parle... elle me répond, nous prenons un verre ensemble... Ces idylles ne sont pas souvent éternelles... Je lui demande un rendez-vous, elle me l'accorde, et puis, pour moi... c'est fini.

— Pas pour moi, soupire-t-elle avec des larmes dans la voix... Le soir de notre première entrevue,



et le lendemain encore, vous m'avez fait de tels compliments, de telles déclarations, que vraiment, je ne pouvais penser que ce serait pour une fois seulement !

Le Président s'agite, il craint la tournure quelque peu impudique de la confession du mannequin, aussi interrompt-il.

— Voyons, Mademoiselle, nous ne voulons pas jeter un coup d'œil indiscret dans l'alcôve... Il vous suffit de nous expliquer pour quelle raison vous avez menacé Monsieur d'un revolver... après d'aussi courtes relations? c'est incompréhensible.

Francette se drape avec dignité dans son ample manteau de castor ersatz.

— Incompréhensible, mais non, c'est très simple, au contraire, et je vais vous relater la scène de rupture, après une seule, une unique entrevue... Car moi ! ça m'est égal qu'on regarde dans l'alcôve, comme vous dites, M. le Président, je ne suispas une femme du monde, moi... Je suis une amoureuse, moi !

Elle appuie sur ses « moi » successifs, avec tant d'insistance, que le magistrat la regarde inquiet... Ce récit ne va-t-il pas décidément, manquer de la correction inhérente à une enceinte de justice ?

Quoi qu'il en soit, le Tribunal ne tente plus d'endiguer le flux de paroles véhémentes de la prévenue.

— Voici, dit-elle, après avoir dîné ensemble, Roland m'emmena dans son studio... J'étais heureuse... si heureuse, car il me plaisait beaucoup et je pensais : c'est l'amour, le vrai... le grand... pas une fantaisie !

Une fois encore, le jeune homme, devant ce déferlement de passion, hausse les épaules et elle continue, volubile :

— Nous nous embrassons, bien entendu et il m'aide à enlever ma robe. A ce moment, il pousse un cri !

— Vous n'êtes donc pas blonde ?

Rétrospectivement émue, la belle Francette explique que, sur l'instant, elle avait ri de l'exclamation, ne sachant y discerner la déception.

Avec son accent de gosse de Montmartre, elle avait répliqué :

— En partie seulement... Je me teins les cheveux...

Et levant les bras, elle avait ajouté :



— Tiens, c'est vrai... J'ai oublié de m'épiler !

Lui avait murmuré :

— Pourtant, je vous l'avais bien dit que je n'aimais que les blondes, les vraies... pas celles dont l'or est acheté en flacons.

Sans répondre, elle avait tendu ses lèvres... Une chambre d'amoureux est un lieu où s'abolit parfois le sens des couleurs et, l'amant semblait ne plus penser à sa déconvenue. Puis elle était partie, il promettait vaguement un signe prochain et, rien n'était venu... Alors, elle avait écrit, téléphoné.

— Non, répliqua-t-il, c'est fini !

— Pourquoi, mais pourquoi ?

— Parce que vous m'avez trompé, je n'aime que les blondes, mais authentiques... J'adore les cheveux dorés, cendrés, roux, platinés... qu'importe ! pourvu qu'ils soient blonds réellement. Le plaignant répète :

— A plusieurs reprises, j'ai redit la même chose à Francette, pourtant, elle m'a harcelé... menacé !...

D'une voix enrouée par l'émotion, la fausse blonde avoue encore :

— C'est vrai... Je ne peux pas oublier les moments passés ensemble qui ont fait de moi son esclave...
Je l'aime... je l'aime...

Le Président, philosophe, déclare :

— Évidemment, Mademoiselle, il est regrettable de ne pas inspirer d'amour quand on aime soi-même... mais que voulez-vous, c'est la vie... Et l'amour n'est pas toujours réciproque et ce n'est pas une raison pour menacer, Monsieur, de votre revolver, ainsi que vous l'avez fait... ce qui vous amène devant nous... Le tribunal vous condamne à deux mille francs d'amende...

Francette quitte l'audience sur les talons de Roland... Il est impassible, elle est frémissante sous les boucles rutilantes d'un or tout neuf, les immenses yeux noirs brillent... Les hommes se retournent admiratifs... Seul, l'amant d'un soir reste froid...

Alors, elle murmure :

— Je t'aime toujours...

Et lui, oubliant sa glaciale courtoisie, réplique :

— Je m'en f...iche !

Sylvia RISSER.

VOICI PARIS

11, RUE DU COLISÉE
PARIS (8e)

Je soussigné (nom et prénom)
Adresse :

déclare souscrire un abonnement de douze numéros à "VOICI PARIS"
à compter du mois de ……………………
Ci-joint la somme de 1.100 Fr. pour la France ou 1.500 Fr. pour l'Etranger en mandat, chèque, timbres-poste ou chèque postal : Paris 7235.78.

Signature :